

# *Étincelle d'automne*

Quête d'absolu

Yannick Haenel / Cristina Campo

samedi 12 octobre à 20h

conception Gabriel Dufay

avec des lectures de Orène Dabadie, Jean Destrem,  
Alessandra Domenici et Gabriel Dufay

Comme l'écrit le poète Pierre Cendors, *la poésie n'habite pas la poésie. On l'y trouverait toujours. Elle en est souvent absente.* Alors, où est-elle, cette poésie dont on parle souvent mais qu'on peine à définir, elle qui se situe *hors de portée de l'oiseleur qui voudrait y enfermer à jamais son chant* ? Et que peut-elle pour nous, face à la violence et à la détresse de notre monde ? J'ai conçu ces soirées comme des passerelles entre des écrivains contemporains imprégnés de poésie de poètes disparus. L'idée est de proposer un éclairage inédit sur des œuvres rares et des écritures singulières, par le biais d'un dialogue, afin, comme l'écrivait Walter Benjamin de *recueillir ces étincelles d'espérance enfouies dans le passé et de les faire revivre au cœur même du présent.*

C'est par Yannick Haenel que j'ai connu Cristina Campo, écrivaine italienne, qui a peu écrit mais dont les ouvrages sont de véritables bijoux faisant la part belle à la magie et à l'extase. Yannick Haenel, de son côté, est inlassablement porté par les étincelles qu'il n'a de cesse de saisir dans ses romans et essais. Leur écriture est placée sous le signe de Vénus et habitée par cette question : « Comment rejoindre l'impossible si ce n'est précisément à travers l'impossible ? » Cristina Campo fut à la fois critique, essayiste, traductrice et poétesse. Érudite et solitaire, sa quête de la beauté, sa foi dans la poésie furent constantes et insatiables ; elles rejoignent celles de Yannick Haenel, écrivain hanté par la question du langage, cherchant à retenir l'instant et à saisir les épiphanies qui se cachent au sein de la réalité.

—

Gabriel Dufay

### Lectures d'extraits de

**Cristina Campo** : *Les Impardonnables, La Noix d'or, Lettres à Mita* parus aux Éditions Gallimard et *Le Tigre Absence* aux éditions Arfuyen.

**Yannick Haenel** : *Cercle* aux Éditions Gallimard et *Le Sens du calme* au Mercure de France.

## Vie de Cristina Campo

*... tous les matins éblouis et ombreux, suavement transpercés  
d'appels, de murmures, de bourdonnement d'abeilles, de robes  
claires à l'horizon, de voix pensives...*

*Les Impardonnables*

Elle naquit en 1923, vécut cinquante-quatre ans, à Bologne, Florence, puis Rome, où elle « mourut » — comme on dit — en 1977. Selon l'état-civil, elle s'appelait Vittoria Guerrini, mais dès qu'elle se mit à écrire, elle prit le nom de Cristina Campo, que je ne peux entendre sans être ému, comme lorsqu'on est amoureux. J'associe son nom, et l'œuvre délicate qu'il contient, à la perle rare. J'y entends une élégance tourmentée qui s'accorde aux mystères. J'y reconnais cette brève lumière, humble et assoiffée, qui scintille entre poésie et mystique. Elle avait un visage de princesse frêle et altière, voilé d'une mélancolie toscane, c'est-à-dire inflexible ; sur une photographie, elle porte une robe du soir qui lui découvre les épaules et le haut des bras ; sur une autre, un adorable bandeau blanc enserre ses cheveux noirs tandis qu'elle contemple un feuillage.

Qu'est-ce qui sépare la rose du baiser ? Je devine Cristina Campo ne sortant plus de son lit couvert de papiers et de livres que pour aller prier ; elle contemple les imperceptibles paillettes d'or qui constellent sa table de nuit et sourit, depuis sa douleur, à ce « visage qui est derrière tous les visages », à « la Pierre essentielle qui est derrière toutes les émeraudes ».

S'il lui arriva d'écrire que Simone Weil, son modèle, était une « sainte sans auréole », on pourrait le dire d'elle-même, tant elle batailla pour trouver dans l'existence un passage vers l'absolu, comme ces « âmes retirées, isolées, crucifiées de mille façons ; indiciblement libres et joyeuses » qu'elle croisait dans les chapelles où se déroulaient, presque en secret, les cérémonies grégoriennes qu'elle aimait tant.

Elle écrivit des poèmes ardents, traduisit en italien ses écrivains adorés, Simone Weil, Virginia Woolf, Hugo von Hofmannsthal, John Donne, et se consacra à ses amis comme on se donne à Dieu : follement, et dans le détail.

Elle ne publia que quelques livres délicats et brûlants, aux phrases ciselées comme des bijoux, par exemple *Conte et mystère* ou *La Flûte et le Tapis*, des essais qui seront repris dans *Les Impardonnables*, un traité sur la grâce déguisé en éloge de la littérature, qui a changé ma vie ; et quelques plaquettes de poèmes, dont *Le Tigre Absence*, où l'adoration et la mélancolie semblent coïncider.

Dans ses textes, dont la forme relève de la méditation libre, de l'écriture délivrée des genres, peut-être même de cette prière chuchotée dont chaque phrase refléterait la « nuance mystique et sauvage » du sourire – ce sourire qui contient, je le crois, la clef du paradis –, il est question de Proust ou de Borges, des Pères du désert ou de l'enfance illimitée dans les contes de fées ; il est question de roses, de cerfs, de la joie mystique des amants et de l'art des tapis persans, de l'impossible auquel la foi, l'espérance et la charité sont tenues, et du royaume de Dieu auquel on accède, nous dit-elle, en fermant les yeux (j'ai envie d'ajouter : en tenant fort les poignets de celle qu'on aime). Toutes ses phrases sont animées par cette notion qu'on appelle en italien la *sprezzatura*, à laquelle Cristina Campo donne une tournure spirituelle : le moindre mot, chez elle, signifie *noblesse d'âme*. Le moindre mot frémit, calme et lumineux, comme s'il surgissait de l'instant qui suit la conversion.

J'ignore ce qui manque douloureusement à nos vies, mais je sais ce qui m'arrive en lisant, en écrivant, en aimant ; chaque matin, en me réveillant, et la nuit, lorsque, grisé, je rentre à pied chez moi et souris à la lune qui m'offre ses flaques d'eau, je pense au roi Salomon, qui étonna Yahvé lorsque celui-ci lui demanda ce qu'il désirait, et qu'il répondit : « *Donne à ton serviteur un cœur qui comprenne.* »

On n'avait jamais entendu un désir de ce genre, et on ne l'entendra sans doute plus : tous les rois d'Israël avant lui désiraient une longue vie, la richesse ou la victoire au combat – pas Salomon. Ainsi Yahvé lui accorda-t-il ce cœur étrange et toujours neuf, mais aussi tout le reste, en *surplus*.

Et c'est bien de cette richesse-là dont il s'agit. Rimbaud, qui n'avait rien, écrivit : « *Je suis mille fois le plus riche.* » C'est cette opulence à l'intérieur de la pauvreté que je perçois dans les phrases de Cristina Campo, comme dans celles de toutes les écrivaines, de tous les écrivains que j'aime. Seul l'invisible est lumineux. La grâce murmure au travers d'un filigrane ; elle répète à chaque instant les mots : « *un cœur qui comprenne* ».

Le secret de la littérature ne réside-t-il pas dans cette capacité mystérieuse d'envisager les autres, de distinguer leurs douleurs, d'abreuver leur joie ? François d'Assise et Faulkner (ou Nina Simone ou Nick Cave) se rejoignent ici à travers le chant mélodieux de la *sprezzatura* : « *tenir compte ici-bas de l'état de chacun* » est l'attitude du vrai poète.

Qu'on le veuille ou non, qu'on en grimace de pudeur ou de rage, qu'on hausse les épaules ou qu'on s'y consacre avec zèle, peu importe : cet amour-là est la substance indicible des phrases et le sens même de la poésie : c'est « l'herbe-de-grâce », comme dit le jardinier dans *Richard II*, celle qui se substitue aux larmes de la reine.

Cristina Campo écrivit à une amie ceci, que j'aime lire plusieurs fois de suite : « *Ainsi pour ma part dois-je aimer cette lame froide qui, un jour, est venue se coincer entre les gonds de mon âme pour la maintenir bien ouverte à la parole de ceux qui n'ont pas de langage.* »

Elle rêva de fonder une revue qui se serait appelée *L'attention*, ce mot qu'elle empruntait à Simone Weil pour dire « *le seul chemin vers l'inexprimable, la seule voie vers le mystère* ». Et c'est pourquoi nous fondons des revues, avec modestie, avec extravagance ; nos désirs

sont immenses : à travers les mots, ils attendent des visages.

Très peu de gens ont une idée fervente de l'écriture ; la littérature n'existe pourtant qu'à proportion de l'amour fou qu'on éprouve à son endroit. Existe-t-il feu plus inextinguible ? Disons-le : la littérature est l'autre nom de l'amour ; et dans ma vie, elle occupe toutes les places.

\*

La recherche de la perfection rendit Cristina Campo de plus en plus exigeante envers elle-même, au point de l'isoler. Ses amis craignaient pour elle l'excès de solitude ; et en admiraient la rigueur. Tenir bon consiste à garder son âme en vie ; à lui donner la préférence. C'est ainsi qu'elle s'engagea dans sa foi avec une détermination que sa fragilité physique démentait.

La fragilité relève-t-elle aussi de la grâce ? Elle ouvre en tout cas ce jardin invisible où les âmes se retrouvent, comme le font les anges et les amants. Le mot « ange » vous fait rire ? Vous n'avez pas assez lu Rilke : il y a des territoires qui semblent ridicules aux êtres qui n'en trouveront jamais l'entrée ; mais celles et ceux qui s'y donnent rendez-vous ont trouvé une joie qui les comble. Cette joie de silence vous sourit comme les étoiles ; et même si vous ne l'avez jamais éprouvée, vous la reconnaîtrez car elle est la matière même des poèmes.

Giorgio Agamben lui reproche d'avoir identifié poésie et vie, comme toutes les avant-gardes, et comme Rimbaud lui-même : « La conjonction trop étroite entre l'œuvre d'art et le travail sur soi, écrit-il, peut prendre la forme d'une exaspération de la recherche spirituelle. »

Tout en admirant la radicalité de sa recherche, voici qu'il juge avec la sévérité d'un adversaire politique ce qu'il nomme son « appétit illimité de pureté », lequel l'a en effet amené à délaisser la littérature pour ne plus envisager que le culte au sens strict, c'est-à-dire la liturgie. Elle essaya jusqu'à la fin de sa vie d'écrire un traité mystique, *Poésie et rite*, en lequel se serait accomplie la coïncidence tant

espérée de la littérature et la religion. Mais l'alchimie relève d'un impossible qui ne se nourrit que de lui-même. Cristina Campo jeta ses dernières forces dans une lutte contre la réforme de la liturgie décidée par le concile de Vatican II ; elle en appela même au pape dans une lettre-manifeste que signèrent, entre autres, Robert Bresson, Benjamin Britten, Pablo Casals, Jorge Luis Borges ou Carl Theodor Dreyer.

À Rome, elle recherchait les dernières messes en latin, et lorsque sa paroisse abandonna le grégorien, elle découvrit le Russicum et se tourna, à travers le rite byzantin, vers la spiritualité immobile de la troisième Rome, dont les gestes solennels et la splendeur de l'iconostase s'accordaient à son attente.

Chaque ligne de Cristina Campo me comble d'émotion. J'aime sa lumière, ses tourments nacrés, ses journées de nuances. J'arrive aujourd'hui à reconnaître son visage dans ses phrases : sa solitude est une fleur blanc rose dressée sur un azur glacé, comme la ville de Florence, cité séraphique et sacrificielle à laquelle je l'associe sans qu'elle y appartienne réellement. Car au plus secret de son âme, cette femme n'est de nulle part ; et sans doute se vivait-elle comme séparée : en évoluant dans la vie sacrée, au seuil de ce *templum* qui, en chacun de nous, réjouit notre cœur comme la Terre promise ou le premier jardin, elle s'ouvrit à *l'autre pays*, celui qui est tissé de silhouettes rapides comme les oiseaux. Le temps des amoureux allume un palais d'étreintes.

Il faut à présent imaginer Cristina Campo dans la lumière dorée de l'automne, à Rome. Elle murmure des psaumes dans sa chambre, au-dessus de la piazza Sant'Anselmo, sur la colline de l'Aventin ; sur la table, à côté du fauteuil où elle lit et relit *La Pesanteur et la Grâce*, un bouquet de roses jaunes étincèle avec la discrétion des pleurs étouffés ; elle guette l'heure des cloches venues de l'abbaye, et se lève brusquement pour se rendre à l'office, où les moines en robe de bure et capuchon ne remarquent pas cette femme si belle

aux yeux fiévreux, dont l'esprit se *déchire de douceur*; ils s'inclinent, elle s'incline, et voici que dans l'église nue le mystère semble une évidence. Le feu est clair; l'âme chante.

Il faut qu'il y ait quelqu'un, se dit-elle, il le faut et pourtant c'est miracle qu'il soit. Ce quelqu'un survit pour nous en un point du monde qui éclaire tous les autres. Je pourrais m'abîmer en lui, je m'abîme et veille, mais n'est-ce pas lui qui veille sur nous qui ne parvenons pas à la lumière? Je voudrais être légère, mais je me l'interdis depuis toujours et mourrai de tant de gravité. Je dois me sacrifier, c'est injustifiable, mais je dois. L'exigence envers soi-même est semblable au désir impossible d'écrire: la perfection nous empêche autant qu'elle nous conduit vers le poème. Je n'écrirai plus, seule la prière traversera mon âme. Je voudrais que celle-ci reflète les mosaïques de topaze bleu paradis qui composent le plafond de l'église de San Miniato; je voudrais que mes pensées me quittent et se *dévouent* – qu'elles atteignent à la transparence d'un cœur d'enfant.

*Io vado sotto le nubi, tra ciliegi  
così leggeri che già sono quasi assenti.  
Che cosa non è quasi assenti tranne me,  
da così poco morta, fiamma libera?*

Je vais sous les nuages, parmi les cerisiers  
si légers que presque absents déjà.  
Qu'y a-t-il qui ne soit presque absent à part moi,  
morte depuis si peu, flamme libre?

—  
Cristina Campo, extrait de « Élégie de Portland Road »,  
in *Le Tigre Absence*, traduit par Monique Baccelli